



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 136, 1994 – 4,
p. 19-33

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15387-0.p.0027](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15387-0.p.0027)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1994. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

LETTRE À MARIE-VICTOIRE NANTET À PROPOS DE « *L'OMBRE DU ROI* » (1)

13 août 1994

Voici qu'au moment où je m'apprêtais à écrire un compte rendu classique de votre livre, *L'Ombre du Roi*, j'ai pensé que ne convenait guère pour un tel ouvrage le ton de ces « professeurs-chercheurs », de ces « claudéliens professionnels » dont vous dites que « le sérieux obstiné (...) effraie ». J'ai été très frappé par l'importance que vous accordez à cette lettre écrite « de l'autre monde », en septembre 1929, par un Claudel qui ne serait déjà qu'une ombre (« je n'ai plus d'attaches avec rien, je ne suis réellement nulle part ») et par cette rupture en effet stupéfiante qu'elle introduit, à la jointure des chapitres VII et VIII d'*Au milieu des vitraux de l'Apocalypse*. « Quelle lettre ! », écrivez-vous, encore tout étourdie de ce faux départ du père qui interrompt brusquement le dialogue affectueux avec sa fille, la « plante là » et se lance dans un si furieux soliloque qu'« on la dirait disparue derrière l'effrayante prolifération des mots ». La lettre est bien une façon de se mettre en liberté. Et pourquoi ne permettrait-elle pas justement, pour une fois, de rejeter le carcan des règles d'ailleurs non formulées du compte rendu savant ?

L'Ombre du Roi ! Avouez qu'un tel titre a de quoi effrayer le claudélien, sinon professionnel, du moins fervent. Comme il est imposant par exemple, ce Roi, quand il reçoit la grand-croix de la Légion d'honneur (vous veniez d'avoir neuf ans), avec cette « grosse décoration en forme d'étoile qui lui pique le flanc » ! Mais le « gros ogre » ne parvient pas à effrayer. Il disparaît même parfois derrière la Reine. Et on aura vite compris que c'est elle, Reine Sainte-Marie Perrin, qui vaut ce nom au Roi, par un jeu de mots subtil où ce qu'on pouvait prendre pour une intention iconoclaste se brise et où s'établit une représentation sensible à travers les yeux de l'enfant.

(1) Ed. Stock - 1994.

Dissimulé derrière ce nom de Roi, je n'ose dire ce masque, Claudel est d'abord un absent qui surgit, non au fond de la mémoire, mais « du fond de l'oubli ». Il est un absent, par seulement parce qu'il se réfugie dans son bureau pour y écrire, pas seulement parce qu'il est mort, mais parce qu'il a échappé à la mémoire.

Si nous voulons bien y réfléchir, nos souvenirs d'enfance sont rares, ils sont pauvres, ils sont décolorés. S'y ajoute dans votre cas le besoin, que vous avez assurément ressenti, de repousser au fond de l'oubli une figure si impressionnante qu'elle finirait par être encombrante, et même étouffante.

Votre récit est écrit à la troisième personne, mais vous imposez au flot des souvenirs la rigueur d'une présentation qui, toutes proportions gardées bien sûr, fait penser au « il » des *Commentaires* de César.

Ce nom de Marie-Victoire ne vous a pas été donné pour rien, et j'avoue le préférer au « Bobine » de votre enfance, où je vous reconnais si mal. Qu'importe si la victoire en Afrique, trop vite célébrée le jour de votre naissance, le 9 novembre 1942, ne fut qu'une bonne nouvelle sans lendemain. C'est une tout autre victoire que nous raconte votre récit : une victoire, d'ailleurs ambiguë, sur le grand-père dont vous avez tant voulu ne pas apparaître comme la petite-fille ; une victoire sur les difficultés de l'existence qui se sont abattues sur vous et que vous avez su surmonter courageusement (c'est le sens de la dédicace à Henning et du dégagement si émouvant dans la très belle dernière page) ; une victoire de l'écriture.

Vous êtes petite-fille d'un immense écrivain. Vous êtes aussi la fille d'un écrivain dont l'œuvre « multiple et déliée » (je reprends vos mots) s'est toujours voulue différente du « colossal *opus* ». On n'échappe pas à une telle ascendance, on n'échappe pas non plus à la contradiction entre ces deux mondes comme étrangers. Et si l'écriture personnelle fut chez vous relativement lente à se libérer, ce n'est pas seulement parce qu'il fallait que vous alliez au-delà d'autres projets ; c'est qu'il y avait en vous je ne sais quel conflit interne né d'un double héritage. Jacques Nantet préférait Proust à Claudel. A Claudel vous opposez Kafka. Cette dilection vous honore, et je la comprends. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle est inséparable d'une stratégie qui vous impose l'ombre du Roi.

Il y a une page particulièrement saisissante à la fin de la première partie, « L'imaginaire », qui porte ce titre parce que l'imagination doit se substituer, pour reconstituer les images de l'enfance, à la mémoire défaillante ou impossible.

La mort du Roi apporte deux révélations essentielles : la mémoire (car c'est à partir de ce moment-là seulement que vous commencez véritablement à vous souvenir) ; l'écriture (dont vous ignorez encore, en 1955, qu'elle sera un jour aussi votre vocation). A posteriori on comprend que le rire a jailli de cette double libération.

Au fur et à mesure qu'on avance dans votre livre, les souvenirs prennent consistance et c'est paradoxalement quand le Roi a disparu que le « *Grand*

Ecrivain » peu à peu acquiert une présence et prend une importance qu'on n'espérait plus. Le titre de la seconde partie, « Le légendaire », se justifie par ces légendes auxquelles, la pleine conscience venue, vous avez à faire face, ces « haines » qui cherchent à tenir la « gloire », ces « rumeurs » qui s'amplifient.

Elles suscitent chez vous de la défiance, et certainement aussi de la souffrance. Vous sentez tout ce qu'il y a de mentir-faux dans ces légendes dont les propagateurs ne sont pas innocents. Vous sentez aussi quel péril elles font peser sur votre propre existence, celle qui a le droit de se dérouler librement, d'accéder à ce que vous appelez dans la troisième partie « Le romanesque », au sens pour moi de ces *romantic comedies* de Shakespeare où le cours compliqué et imprévu des événements n'empêche pas d'aboutir à l'essentiel.

Claudél, comme malgré vous, vous le découvrez .

Connaissance de l'Est d'abord vous attire où, là encore « pour la première fois », vous entendez le « je » claudélien et, plus peut-être que « la mélodie du monde » qu'il croyait saisir, la « voix » du « jeune Roi ». Vos « Rêves » rappellent d'ailleurs parfois les siens, l'arbre de Brangues celui de Villeneuve, et vos orientations, si nettement caractérisées, font, comme pour lui, une place importante à l'Est.

Justement parce que vous avez vécu dans ce milieu familial, donc inévitablement à l'ombre du Roi, vous ne voulez pas emboîter le pas aux lieux communs de la critique claudélienne. Plus que *Partage de midi*, peut-être trop brûlant, *Le Soulier de satin* vous offre le repère de citations capitales qui, vers la fin, ponctuent de plus en plus fréquemment votre propre récit.

Comme, dans « L'imaginaire », la mémoire était impossible, c'est maintenant l'oubli qui se révèle impossible. L'absent devient présent, et d'ailleurs n'est-ce pas pour lui que le récit est écrit, n'est-ce pas « à l'oreille du disparu » que retentit l'histoire ? A cet égard la première page nous avait avertis, dans des mots auxquels nous n'avions pas prêté assez d'attention.

Claudél ne suffisait pas. Il fallait sans doute le cahier ancien où « B. [Bobine] s'effondr(ait) en poésie », dans un lyrisme trop facile qui, sur le moment même, lui donnait la nausée. Il fallait la décision prise, après une nouvelle rupture, de « se ru(er) vers sa délivrance » et de « se met(tre) à écrire ». Il fallait ce que Robert Schumann, dans un de ses plus beaux cycles de *Lieder*, a appelé « L'Amour et la vie d'une femme ». Et ce que j'aime par dessus tout dans votre livre, c'est que pour votre entrée véritable dans l'écriture, vous ayez su trouver tout de suite un ton qui vous est personnel et un ton qui est juste. Un ton qui saisit le lecteur dès la première page, et ne se dément pas. Un ton qui est aussi différent que possible du ton claudélien : des phrases courtes, un murmure sous lequel couvent des violences contenues, une musique pénétrante, et cette apparente neutralité du « elle » qui, une fois pourtant (p. 118), laisse échapper un passage à la première personne, dans un « Nous » il est vrai collectif.

Philippe Jaccottet a rappelé comment en 1953 les lecteurs du premier recueil poétique d'Yves Bonnefoy, *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*,

avaient été sensibles à la qualité et à la nouveauté du ton. Vous dites quelque part que vous avez été « doucement menée, Henning à la main, vers le fonds commun des choses simples ». Yves Bonnefoy, lui aussi, a voulu retrouver ce qu'il appelle le « simple », la « seconde simplicité » qui n'est pas pauvreté, mais dont la valeur essentielle est d'autant mieux redécouverte que les détours ont été plus longs. Pour moi, chère Marie-Victoire, votre très beau livre va dans le sens de cette seconde simplicité que retrouve, dans ses meilleurs moments, la littérature française de notre fin de siècle.

Pierre BRUNEL

PAUL CLAUDEL. « *La Crise* ». *Correspondance diplomatique Amérique, 1927-1932*. Présentation par Erik Israelewicz. Introduction, avertissement et notes par Jean-Marie Thiveaud. Paris, Métailié. Transition, 1993. 251 pages.

Tel qu'il se détache sur la couverture avec le nom d'auteur en grandes capitales, le titre peut surprendre et piquer la curiosité, ce qui a été voulu par l'éditeur. Les guillemets qui entourent le mot « *Crise* » et le sous-titre avertissent, il est vrai, qu'il ne s'agit pas d'une *œuvre* de Claudel récemment découverte, mais, sous un titre factice, des *travaux* du diplomate produits en raison de ses fonctions d'ambassadeur de France à Washington (1), ensemble de 42 documents officiels situés chronologiquement entre le 15 décembre 1927 et le 1^{er} décembre 1932, adressés par Claudel au ministre des Affaires étrangères, Aristide Briand, et publiés d'après le dossier conservé dans les Archives du ministère de l'Économie et des Finances, ce ministère recevant, d'après les règlements en vigueur, en copie, et plus rarement en originaux, les dépêches diplomatiques de sa compétence.

Nous sommes ici en présence d'un ensemble qui révèle chez l'ambassadeur la volonté de suivre, comme une vaste épopée, l'évolution de l'économie américaine au cours d'une période cruciale, la fameuse crise de 1929, qui fait date également dans l'histoire de l'économie mondiale.

De l'économie américaine, Claudel avait connu la préhistoire, lors de son premier séjour à New York et Boston en 1893, trente ans après la guerre de Sécession et il en avait rapporté son Thomas Pollock Nageoire. En 1927, il arrivait à Washington, enrichi d'expériences contrastées : fonctionnement du bimétallisme à Changai, grouillement des petits commerces chinois, finances municipales de Prague, banquiers et tailleries de diamants de Francfort, armateurs de Hambourg, marché commercial italien, imbroglio des compagnies de commerce franco-brésiliennes, liquidations de l'après-guerre.

(1) Février 1927-avril 1933.

Il retrouvait une Amérique en pleine expansion, champ d'étude aux dimensions gigantesques, qui stimulait son goût pour les études financières en même temps que son esprit critique vis-à-vis des préjugés et des emballements excessifs qu'il observait autour de lui.

Il fait lui-même allusion à l'immense effort de documentation entrepris par lui à ce nouveau tournant de sa carrière : les textes qu'il envoie au Département sont remplis de citations empruntées aux ouvrages spécialisés (Keynes, *Le problème ouvrier* d'André Philippe (1927), *La Nouvelle Société* de l'allemand Rathenau...). Les organes de Presse, les bulletins des banques (*National City Bank*) sont exploités au jour le jour ainsi que toutes statistiques officielles. Son argumentation est toujours basée sur les chiffres, et c'est lui, le poète, qui s'élève contre les envolées lyriques et euphoriques, insuffisamment étayées. Il a reconnu l'aide que lui apporta pour ce travail d'information son conseiller financier Emmanuel Monick (1), futur gouverneur de la Banque de France, financier de grande expérience, avec qui il travailla en étroite collaboration. Chacun rédigeait de son côté ses propres dépêches. Obsédé par l'objet de son étude, Claudel ne cessa, au cours de sa deuxième mission américaine, de parler avec les banquiers en vue (c'était ses conversations préférées) et d'observer sur le terrain, au cours des voyages qui lui firent connaître la plus grande partie de l'Amérique, les effets des fluctuations économiques sur le niveau de vie et les conditions sociales.

On a la surprise de constater que le résultat de ses observations pourrait être publié aujourd'hui sous le titre : *L'actualité, en 1993, de Paul Claudel économiste*. On s'en rend compte par la lecture des documents compris entre le 30 mai 1928 (dépêche intitulée *La prospérité américaine et les dangers qui la menacent*) et le 6 novembre 1929 (*La panique de Wall Street*). L'économie américaine a connu depuis la première guerre mondiale où le pays a été le pourvoyeur alimentaire et industriel de toute la planète, un prodigieux essor, un élan vers la Prospérité grâce à la production de masse facilitée par le taylorisme, aboutissant à l'augmentation des salaires et du pouvoir d'achat, le développement de l'industrie automobile entraînant l'extension du réseau des routes, la création de nouvelles industries. Bénéficiant de profits de guerre, sans voisins dangereux, usant habilement à la fois de la protection et du libre-échange, jouissant de la sécurité politique et sociale, l'Amérique a pu voir New York se substituer à Londres comme centre financier mondial.

Ayant terminé cette description du miracle américain généralement célébré, Claudel insiste sur les ombres qui peuvent obscurcir ce tableau idyllique : à savoir le marasme de l'agriculture et des constructions navales, l'accroissement du chômage (4 millions de chômeurs en 1927), les résultats contestables de la politique de prohibition génératrice d'hypocrisie et de corruption, les déceptions causées par la politique du président Hoover, de qui on avait pourtant beaucoup

(1) C.P.C., 5, p. 347.

espéré. Il insiste sur l'abîme qui existe entre l'Américain moyen et celui qui pense, sur la distance entre l'illusion et la réalité. Il déplore le matérialisme qui règne en maître, citant Clarence Darrow, juriste de grande réputation.

Continuant de mois en mois son analyse, il montre comment, par une accélération de la vitesse acquise, l'enivrement de cette recherche de la Prospérité entraîne une « orgie de spéculation » chez les plus modestes qui détiennent, Claudel emploie ici une belle formule, « le plus grand des biens, s'il est aussi le plus court, l'espérance ». L'illusion causée par une situation financière exceptionnelle mais factice produit dans tous les domaines des bouleversements et des réorganisations imprudentes. Claudel rend compte de cette situation en constatant que « la Prospérité est plutôt un état d'esprit qu'un fait prouvable ».

L'étude des rapports américains avec l'étranger donne envie de revoir les derniers numéros du *Monde*, les récentes négociations du G.A.T.T. On assistait, dans les années trente, à un renversement des relations économiques par rapport à la fin du XIX^e siècle, premiers grands affrontements entre l'Amérique et l'Europe en l'absence d'institutions économiques internationales, au moment même où le pacte Briand-Kellog venait de prévoir, en 1928, des concertations dans le domaine politique.

Au milieu de l'aisance générale, s'accroissait pourtant la situation précaire de certains secteurs, celle des agriculteurs américains en particulier, victimes des transformations de la consommation et surtout d'une invasion de produits européens, français surtout, qui, entrant en grande liberté, concurrençaient dangereusement ceux du terroir local. C'est ainsi que surgit cette arme à deux tranchants, la guerre des tarifs, qui, en protégeant l'agriculture, entraînait l'augmentation générale de tous les articles, donc une chute de la consommation, le mécontentement général conduisant à l'ébranlement de la confiance et aux folles journées du 24 au 29 octobre 1929, où sont déclenchés à Wall Street tous les signaux d'alarme. On ne peut dans le cadre d'un bref article que citer une phrase de Claudel prémonitoire de débats futurs : « Un peuple dont la population est six pour cent de la planète détient cinquante deux pour cent des ressources de la terre. Or ce peuple a l'ambition de tout vendre et de ne rien acheter ». Ajoutons-y cette remarque qu'il faisait, le 30 janvier 1929, à la Chambre de commerce française de New York où il plaidait la cause des articles de luxe français : « Les raisons (américaines), qui valent contre les articles de luxe, ne valent-elles pas contre toutes les productions de l'esprit, objets où l'esprit prend plus de place que la matière... l'esprit est comme l'air et la lumière » Et de nommer négligemment au détour d'une phrase, Vuillard, Colette, Paul Morand, inventant tacitement « l'exception culturelle », qui nous est chère.

Comme on le voit, le poète perce parfois sous l'économiste. Il est surtout présent dans la grandeur d'une fresque, où l'on pressent les futurs enjeux du monde contemporain.

Un intérêt manifeste semble actuellement s'intensifier pour le Claudel diplomate, ignoré parfois par certains avec un dédain supérieur. Le travail méthodique du Centre Jacques Petit (Université de Besançon) qui s'emploie à créer un fonds de photocopies des documents diplomatiques a certainement contribué à ce renouveau. Pour éviter les doubles emplois dans les publications, il conviendrait de le consulter avant toute entreprise. S'il est permis de donner un conseil : une telle étude rend indispensable la connaissance des problèmes politiques, des institutions et du milieu diplomatique. Elle ne peut se poursuivre pourtant sans corrélation avec l'œuvre littéraire si l'on veut retrouver la personnalité de Claudel dans son unité et ses contrastes.

Paulette-Françoise ENJALRAN

L'approbation sacrée, Paul Claudel et la Bible, « Question de Albin Michel, n° 94, un vol. in 8° de 234 pages, Paris 1993.

Ce numéro double de « Question de » porte deux titres. Le premier, quelque peu surprenant, s'éclaire sans doute par le bel article de Jean Onimus, *Claudel ou la victoire du Oui*, étant bien entendu que l'épithète « sacrée » s'applique à l'objet de l'approbation, non proprement à l'attitude qu'Onimus appelle un « oui émerveillé », rarement immédiat et succédant en général à un « non furieux », mais inséparable aussi de ce que Marie-Victoire Nantet discerne de « mélancolie » dans l'œuvre claudélienne. Aspect souvent négligé, que la petite-fille du poète met finement en valeur en évoquant, bien sûr, les paysages d'automne et le son du cor au fond des bois, les trois figures féminines de la *Cantate à trois voix*, le personnage de Pensée dans *Le Père humilié* (ici rapproché de Camille), mais aussi ce rêve d'octobre 50 rapporté dans le « Journal » : « A trois reprises une voix d'homme ravissante s'élève. C'est un chant passionné, bouleversant, qui m'émeut aux larmes, et je comprends par-ci par-là les paroles : *Wer bringt diese Thräne an meine Augen ?* »

Si j'avais mieux saisi le propos (allusif et elliptique) de Bruno Bayen comparant, sur la peinture hollandaise, le regard de Fromentin à celui de Claudel, je serais tenté de rapprocher les textes (relativement rares) sur « l'attente mélancolique de l'éternité » de ceux qui « rattachent les natures mortes aux vanités » (ce dernier mot pris, bien entendu, dans le sens technique que lui donnent les historiens de l'art), mais moins forcé est sans doute le rapport entre le « oui » tel que le présente Onimus (inséparable, d'un « non ») et le très singulier attachement de l'auteur de *Tête d'Or* à la carrière diplomate) qui souligne, chez un candidat reçu premier au « grand concours », le désir de l'expatriement, le dégoût des pompes qu'impliquent nécessairement les grandes ambassades, mais

aussi, en même temps qu'une secrète « vocation d'épicier », cette aptitude (qui étonnait le Quai) à saisir dans leur présence la plus charnelle les choses qui se touchent et se mangent (1). Et, dans un tout autre style, c'est aussi ce que suggère la belle méditation de François Angelier sur l'attachement de Claudel au « globe » terraqué, à la Terre Mère, mais sans aucun refus de tout ce que l'homme a mission, par son art, d'adjoindre à la glaise brute du premier Adam pour « achever le monde », – ce que font si bien voir non seulement les anticipations de *La Ville* sur la domestication des océans et la « mise au travail » des planètes, mais le goût bien connu du poète pour les moyens les plus modernes et les plus rapides de communication (ne fut-il pas de ceux qui accueillirent Lindberg au Bourget ?)

Faut-il lier à l'« approbation sacré » ce que dit Nicole Caligaris d'un « oui » qui serait « ouïe ? » Certes, même en matière de peinture, il s'agit bien pour Claudel d'entendre, fût-ce avec les yeux, mais l'auteur de ces pages intitulées (en toute simplicité) *Je songe à ce torrent sortant d'une bouche de marbre* – surprenantes par des références inattendues à Blanchot et surtout à Ponge (« *De profundis ad te clamabo cher Claudel* ») – sait parfaitement et montre elle-même qu'écouter est aussi lire des yeux et de la bouche, absorber et quelquefois manger (thème fort bien développé par François L'Yvonnet dans un texte sur lequel je reviendrai). On jugera même qu'elle va loin dans la littéralité en parlant du Christ « régurgité », avec référence à ce fameux « ver de terre » du Psaume 21 qu'il convient d'entendre, selon l'Aréopagite, comme une de ces « images sans ressemblance » plus ressemblantes qu'aucune autre car elles enseignent, au-delà du symbole, de l'allégorie et de l'analogie, le dépassement de toute image.

* * *

En tête du volume, sans relation directe avec le premier ni avec le second titre, figure une « Introduction » anonyme bien informée mais où l'épisode de Fou-Tchéou et le passage d'avril 1905 en Belgique sont traités si discrètement (la poursuite d'« Ysé » devenant une sorte d'appendice accessoire à la visite des moines exilés de Ligugé) qu'ils deviennent opaques à qui n'a pas lu le grand livre de Gérard Antoine (2). Relève également de la biographie, mais plus proche déjà de la Bible, une comparaison appliquée, un tantinet scolaire, entre les manières dont Claudel et Massignon, à vingt deux ans de distance, furent «

(1) Rocalve prête à Claudel une fâcheuse « méconnaissance de l'allemand » que semblent démentir non seulement nombre de citations dans cette langue, comme celle du texte que j'ai emprunté plus haut à l'article de Marie-Victoire Nantet, mais aussi ce que rapporte dans le même volume Dominique Bourel sur la participation directe de l'auteur, alors consul à Francfort aux représentations de *L'Annonce* à Hellerau en 1913, en présence de Rainer Maria Rilke et de Lou Salomé. Comme Claudel semblait douter alors que la langue allemande pût être « hymnique », Martin Buber lui montra son erreur en lui lisant la « première version du *Patmos* », à peu près certainement dans le texte original, comme l'indique la phrase : « Je pris un volume de Hölderlin ».

(2) Je signale en passant la coquille qui, parmi les Symbolistes et Décadents que Claudel rencontrait en 87 chez Mallarmé, au poète Edouard Dujardin substitue Paul Desjardins, le fondateur de l'Union pour la vérité et des Décades de Pontigny.

touchés par la grâce » et, comme on dit aujourd'hui, « gèrent » leur conversion. Tout en évoquant Bloy parmi les communs intercesseurs possibles, Frédéric Gugelot, très consciencieux responsable de ce parallèle, note à bon droit que l'auteur de *La Femme pauvre* « faisait peur » à Claudel. En relisant de très près (pour un « Cahier de l'Herne ») *Le Salut par les juifs*, je me suis demandé si, pour écrire le *Léon Bloy* qui figure dans les « Œuvres en prose » de la Pléiade, il avait relu de part en part ce singulier ouvrage avant de le traiter d'« admirable livre » sans signaler le caractère au moins problématique de certaines vues sur Lucifer et le Saint-Esprit qui relèvent de la gnose plutôt que de la tradition paulinienne et qui, de toute façon, n'ont pas grand-chose à voir avec les méthodes patristiques d'exégèse symbolique.

Mais le point sur lequel je nuancerais surtout les formules de M. Gugelot concerne la « vocation » matrimoniale comme substitut de l'état religieux. Pour qui a connu Massignon il est clair que, même avant son ordination (discrète, sinon secrète) selon la discipline de la communauté grecque-catholique (sans que son épouse pût jouer le rôle positif d'une femme de prêtre oriental dans une paroisse), le mariage fut pour sa compagne une épreuve et pour lui une pénitence. Le mot ne convient certes pas à Claudel, mais l'impossibilité du parfait amour dans une vie de couple était à ses yeux un postulat si fondamental qu'il faut prendre au sérieux, et presque au pied de la lettre, la correspondance que, dans une lettre à l'exégète passionné d'Hallaj, il signale entre mariage et clôture monastique, l'un et l'autre utiles contraintes plutôt qu'en elles-mêmes sources de sainteté. Au reste, parlant de trois « phases » dans sa vie chrétienne, et plutôt qu'à la clôture assimilant ici le mariage à l'ordination (mais c'est, je crois, sur « ordre » qu'il faut mettre l'accent, moins sur « sacrement »), le troisième terme est expressément « paternité », non vie conjugale.

Autres contributions difficiles à classer, d'abord l'entretien de Nicolas Roméas avec Philippe Adrien, professeur du Conservatoire, amateur de psychanalyse et metteur en scène de *L'Annonce*, ensuite le journal de bord de Philippe Girard, interprète d'Amalric dans la très sympathique présentation à Ivry, l'année dernière, de *Partage de midi*.

Tout en soulignant que, sans ce « fond chrétien », qu'il qualifie pléonastiquement d'« essentiel », de « premier » et de « majeur », Adrien, heureux d'avoir monté le drame de Claudel juste après avoir révélé une pièce d'Enzo Cormann sur Sade (comme le rappelle Roméas, il s'est de surcroît intéressé à Sacher Masoch), se livre à de singulières acrobaties pour faire cohabiter l'auteur de *L'Annonce* avec Artaud et les Surréalistes. A peine moins paradoxal, l'apparemment avec Brecht prétend se justifier par une formule très générale et quelque peu conventionnelle (l'« amour entre les êtres au-delà de tout, qui est ce qui nous fait échapper à la barbarie ») qui ne semble guère pertinente pour définir la spécificité ni de l'un ni de l'autre des deux dramaturges. Passons sur le mauvais calembour « “Clos d'elles” », qui imputerait à Claudel une totale fermeture aux femmes, également sur l'accusation de « naïveté roublarde », mais qui croira

sérieusement qu'un comédien, ayant décidé de ne tenir aucun compte du « verset » tel que l'auteur l'a typographiquement indiquée, retrouverait sans le vouloir et sans le savoir une respiration et une scansion, elles-mêmes traitées de « beuglement dont on nous rebat les oreilles » ?

On peut supposer que l'interviewer ici a durci les propos du metteur en scène, ou que plus vraisemblablement il a retenu comme assertion sérieuse ce qui n'était que boutade. Sans croire que des mots simples et chargés de sens comme « Cette petite pluie a fait du bien à tout le monde » soient proprement « la poésie qui fait surgir le monde », je tiens du moins à assurer Philippe Adrien de ma pleine sympathie lorsqu'il confesse finalement son émoi devant cette phrase de Violaine meurtrie au moment même où elle va quitter Pierre de Craon.

Quant aux extraits du carnet de Philippe Girard suivant jour après jour les répétitions du *Partage* à Ivry, ils nous éclairent moins sur l'œuvre de Claudel que sur les états d'âme du comédien qui met en question, parfois avec « angoisse », son aptitude à « passer Suez lui aussi ». Je retiens pourtant, datées du 22 mars 93, d'intéressantes notes sur la « rectitude » d'Amalric, sur son progressif « dévoilement » par « fracture », « effraction » et « fissure », tout ce que l'acteur doit « définir stratégiquement » pour qu'apparaisse l'« âme cachée » du personnage, son « fond innommable ».

* * *

Reste « Paul Claudel et la Bible ». Les contributions à cette partie de l'ouvrage n'y sont pas rigoureusement rassemblées, car si les chapitres 5 à 11 sont bien consacrés à ce thème, il faut y associer le chapitre 17 (*La princesse derrière le rideau*, de Yéhouda Moraly). L'étude consacrée au très singulier « brouillon » de Claudel (la représentation supposée de *Tête d'or* dans un camp de prisonniers et sous les bombardements, contemporaine d'une moins surprenante transposition au cabaret des *Fourberies de Scapin*) débute, en effet, à très bon droit, par un extrait de l'Entretien de Claudel avec Chouraqui en 51 et par de très pertinents renvois au dyptique Pensée – Sarah. Sur le passage de Bar Yochai à Bar Yona (fils de la colombe), sur les avatars de la Princesse, Synagogue, Eglise ou Saint-Esprit, on lira avec le plus grand intérêt un texte qui pourrait servir d'introduction à tout ce qu'annonce le second titre, parallèlement à l'entretien d'Angelier avec Poulat, où le spécialiste du modernisme se laisse difficilement ramener par son interviewer à la « lignée » (au total assez problématique) Tardif de Moidrey-Bloy-Claudel, mais expose clairement ce que peuvent être, à côté du système patristique d'exégèse symbolique et face à la méthode critique instaurée par Richard Simon et illustrée par l'Ecole biblique de Jérusalem, les caractères propres d'une famille de lecteurs de la Bible qui visent avant tout à y trouver « l'absolu de Dieu dans le monde », unissant ainsi, non sans quelques difficultés, une sorte d'« innocence » (celle du rapport direct avec le texte) et le double respect de la tradition et de l'autorité.

Dans son *Rabbi Claudel*, s'autorisant de l'admiration de Claudel pour Chesterton, François L'Yvonnet ne craint pas d'évoquer le Father Brown d'un récent roman policier pour l'opposer à Sherlock Holmes, établissant une sorte d'analogie à quatre termes entre leurs méthodes d'investigation et les exégèses comparées de Claudel et de Loisy. A quoi s'ajoute la référence obligée au « décentrement copernicien » de Massignon, entendons le passage des coordonnées polaires axées sur autrui) de fougueux marginaux plutôt qu'avec les rabbis talmudiques et les pères officiels de l'Eglise. Ne pouvant suivre ici dans ses développements l'auteur d'une étude à la fois plaisante et substantielle, riche en citations, je souligne la place faite dans l'exégèse claudélienne au sens « littéral », que n'obnubile jamais la lecture « dans le miroir ».

L'étude de Michel Malicet sur les successifs commentaires claudéliens de l'*Apocalypse* se recommande, comme toujours, par une rigoureuse acribie et on lira avec un intérêt certain les passages inédits qui nous en sont ici présentés et commentés. Un peu décevantes m'ont paru, en revanche, les réponses de Jean Grosjean à François Angelier sur « le tuf biblique ». Comment soutenir sérieusement que Claudel serait plus proche des Chinois que des Sémites, qu'il n'aurait lu la Bible que « par devoir », qu'il se serait davantage « passionné » pour saint Thomas (que justement son directeur lui infligea comme pensum) et qu'il n'aurait pu retrouver le contact direct avec le « substrat araméen » (curieusement assimilé à l'« Homme Nature ») que dans son paysage natal du Tardenois ? Là aussi il est clair que l'humeur de l'interviewé l'emporte sur son esprit de sérieux (proprement absurde est l'allusion au latin de Grégoire de Tours et pure provocation l'idée que « la confiance en l'Homme de Karl Marx » serait « Claudel tout craché »).

J'ai réservé pour la fin (je ne dis pour la bonne bouche, car, on l'a vu, dans le reste du volume, à côté de pièces moins digestes, il est mainte précieuse nourriture) la minutieuse étude d'Henri Meschonnic sur le « traduire – non traduire » claudélien face à ces *Psaumes* dont Dante écrivait à juste titre qu'ils sont proprement intraduisibles. Après avoir indiqué comment Claudel, pour retrouver le rythme davidien, passe du latin de la Vulgate au grec de la Septante et même parfois au français de Lemaistre de Sacy, l'hébraïsant montre par quel « génie » poétique il rejoint, à propos des trois premiers versets du Psaume 22, le rythme, celui que Meschonnic appelle le « seul gagnant », le « grand régisseur ».

Leçon magistralement complétée (et nullement contredite) par *Le Psautier claudélien ou le « bel infidèle »* de Dominique Millet-Gérard, qui définit excellemment les transcriptions claudéliennes des Psaumes comme des « répons » liturgiques ou comme « une variation intériorisée sur le texte initial ». Dans sa précise confrontation entre deux versions des Psaumes 1 et 4, l'auteur se réfère pertinemment aux réflexions de Claudel sur « les belles infidèles » de Perrot d'Ablancourt, traducteur de Tacite, là où le poète chrétien trouvait paradoxalement le modèle d'une authentique « trans-substantiation », mais seulement

possible pour qui n'ose interroger Dieu que parce qu'il attend sa réponse avec plus de confiance que de crainte et de tremblement (3)

Maurice de GANDILLAC

Jacques KERYELL. *Jardin Donné. Louis Massignon à la recherche de l'Absolu*. Editions St-Paul. Fribourg 1993. 303 pages.

En choisissant pour couverture la reproduction miniature tirée du Livre des Rois de Firdoussi, Jacques Keryell illustre déjà l'intention et le titre « Jardin Donné » de son ouvrage consacré à Massignon dont on connaît le livre « Parole donnée ». Le jardin, symbole du paradis primitif et du paradis à venir, rassemble les éléments de la symbolique biblique, chrétienne et musulmane dont s'est nourri Massignon : il évoque une géographie spirituelle, il est cet espace clos, à la fontaine scellée, chanté par le Cantique des Cantiques où le Dieu caché s'est manifesté et donné à son ami Massignon. Ainsi, en ces 240 pages, Jacques Keryell ne tente nullement d'écrire la biographie complète de Massignon ; il désire seulement dessiner un segment de la courbe de vie et suggérer l'itinéraire spirituel qui conduit à la conversion. Des documents inédits et passionnants ne manquent pas : correspondances et rapports officiels du ministère des Affaires Etrangères, lettres de confidents et d'amis.

Remarquable aussi est la relation inédite et émouvante de Claudel évoquant la conversion de son ami. En reproduisant dans son journal à la date du 3 novembre 1909 la confidence de Massignon, Claudel ne revit-il pas certaines étapes semblables de sa propre conversion : l'intercession de la poésie, la Présence subite et mystérieuse qui plonge dans le désarroi et qui contraint à changer radicalement de vie. En Massignon Claudel trouve un frère dans la foi, qui entreprend avec ardeur de convertir le poète à la sainteté, comme le montre la correspondance déjà publiée.

L'auteur de l'ouvrage a opté pour un plan simple : une approche biographique suivie d'une partie plus longue, consacrée à l'approche spirituelle, où sont étudiées les influences de l'Islam, les rencontres et les expériences qui ont préparé souterrainement et mystérieusement la Visitation de l'Etranger. Sans doute, en suivant ces voies diverses, le lecteur n'évite ni les redites ni les reprises, mais il est ainsi initié à cet univers de la culture et de la spiritualité musulmanes qu'il

(3) Osera-t-on regretter la présentation insuffisamment soignée d'un numéro double de revue (236 pages) dont la troisième, celle du Sommaire, renvoie à de mythiques pages 526 et suivantes, qui sont en vérité la page 240 (non numérotée) ? Les « coquilles » sont sans doute inévitables, mais elles semblent ici trop nombreuses pour ne pas indisposer le lecteur, lequel souhaiterait plus d'attention chez les correcteurs.

méconnaît trop souvent. Jacques Keryell, fin connaisseur de l'esthétique et de la mystique de l'Orient, à la suite de Massignon, montre combien l'Islam est porteur de valeurs d'intériorité, tels que le sens du sacré, le symbolisme partout présent dans toutes les manifestations poétiques, la langue arabe et la poésie mystique. La découverte émotionnelle et esthétique des vertus arabes et musulmanes sera une première étape sur le chemin de la conversion au Dieu chrétien. « C'est dans le tuf », écrit fortement Keryell, « de la culture religieuse musulmane que Louis Massignon, tel un arbre, est rené à la vie de l'esprit sous la lumière de Dieu ; même redevenu chrétien, cette culture donna une coloration toute particulière à sa spiritualité, tout comme un vitrail projette sur les parois et sur le sol la lumière de ses multiples couleurs. » (p. 232) Fidèle à la leçon de son maître, Keryell, pour comprendre et nous faire comprendre l'autre, se met dans l'axe de sa naissance. Evoquant la jeunesse et la personnalité de Massignon, ses expériences homosexuelles et son expédition en Mésopotamie, l'auteur révèle comment des événements de hasard répondent finalement au désir profond de ce jeune homme, poète et érudit, épris d'absolu et de vérité et qui rencontre sur son chemin El Hallâj, Ghazâli, Pascal, Huysmans et Charles de Foucauld. Guetteur des intersignes, Massignon est éminemment poète en ce sens qu'il est doué de cette faculté « de divination du spirituel dans le sensible », selon la belle expression de Maritain. Ainsi comprend-il qu'il a des choses qui ne peuvent être dites que par le poète et c'est pour cette raison qu'il sut reconnaître dans une certaine poésie musulmane l'expression d'une authentique expérience mystique. Jacques Keryell évoque à juste titre cette « sensibilité » de Massignon au langage symbolique pour dire l'indicible. Cependant, Massignon, tenté par un héroïsme d'ascétisme, se défiera toujours un peu d'une poésie littéraire, persuadé qu'il n'y a que les priants et les compatients qui peuvent nommer Dieu. Certaines de ses lettres à Claudel, au cours de l'année 1911, invitent à pratiquer l'ascétisme de l'esprit, c'est-à-dire à « plonger notre entendement dans la nuit du sacrifice de ses tendances » (1). Claudel qui a reçu, lui aussi, l'appel irrécusable dont il garde une incurable nostalgie, se veut poète mais n'est pas mystique au sens où le comprend Massignon...

En retraçant le parcours philosophique, esthétique et spirituel du jeune Massignon, Jacques Keryell non seulement fait revivre les recherches, les doutes, les déchirements d'un de ces nombreux convertis du début du XX^{ème} siècle, mais nous invite aussi à réfléchir sur cette difficile rencontre des cultures et sur les possibilités d'un réel dialogue islamo-chrétien, dont Massignon apparaît comme le témoin exemplaire. Tel est aussi l'intérêt de cet ouvrage. (2)

Michel BRESSOLETTE
Université de Toulouse le Mirail

(1) voir *Claudel-Massignon 1908-1914* présenté par Michel Malicet. Les grandes correspondances. DDB 1973. Claudel avouera que certains passages de la lettre de Massignon ne sont pas sans le troubler. Voir lettre du 17 juillet 1911.

(2) Regrettons fortement les nombreuses coquilles, fautes d'impression, erreurs de majuscules et de ponctuation qui déparent de nombreuses pages de ce livre.

CLAUDEL STUDIES

Volume XX, 1993, Numéros 1 & 2

Claudel Studies ayant pour vocation de faire connaître l'œuvre sur un continent éloigné (en outre, d'informer sur les activités claudéliennes de tout genre) il arrive que la revue, destinée pour une part à un public encore peu ou non-initié, nous parle de l'écrivain pour ainsi dire de l'extérieur. Mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Deux auteurs seulement se positionnent dans la perspective qui vient d'être décrite : Konrad Czyski avec son bel article sur Rodrigue et Christophe Colomb, ensuite Peter Fazziola, dont le texte, d'une naïveté toute séraphique, rend compte (de façon fort intéressante d'ailleurs) d'une expérience devant laquelle eût reculé le Sorbonnard le plus aguerré. Il s'agit d'une introduction à Claudel à partir de *La Mort de Judas* ! Non content d'avoir choisi un texte aussi « excentrique » (au sens littéral du terme) le jeune professeur aurait en plus pris pour « cobayes » des étudiants texans sans aucune culture biblique... (p. 87-90)

Mais ces deux contributions mises à part, la présente livraison adopte une toute autre posture : elle s'adresse à un lecteur différent, mieux au fait, et surtout plus érudit. Ce qui s'appliquerait d'évidence à la remarquable étude sur le rire claudélien qui ouvre le Numéro. Le grand universitaire qu'est Mme Millet-Gérard, l'ayant examiné dans son contexte métaphysique et religieux, passe ensuite en revue jubilation, carnaval claudélien, sens du grotesque et du saugrenu, pour déboucher sur « l'humilité hilare », le « gaudium de veritate », la « résurrection de l'innocence ». Et que d'autres belles formules pour notre plaisir intellectuel ! : « rire ultime vainqueur des ricanements » (p. 12) « non plus [...] supériorité de l'homme sur la nature, mais reddition de la nature à la grâce » (ibid). Plaisir et profit : il faut tout lire, avec la plus grande attention. Combien d'entre nous savaient (moi pas !) que le « rire du dernier jour » fut d'abord celui de la Femme forte biblique ? (p. 4, 11)

Mais il faudra plus que de l'attention – une concentration soutenue, mainte relecture de phrases, de mots, voire des connaissances spécialisées – à qui veut aborder les deux textes qui suivent, fascinants certes, mais moins lisibles : « Ecrire et voir » et « Le trictrac musical de Claudel ». Dans ce dernier, Michel Arouimi nous propose une analyse « musicale » de *l'Echange* selon des schémas probablement trop stricts pour capter de manière entièrement satisfaisante une écriture dramatique aussi riche, empreinte de « Humanita »* et marquée du sceau de la liberté. « Aucun art – et c'est Claudel qui le dit dans le texte théorique même invoqué par l'auteur – n'existe principalement pour la satisfaction de l'esprit seul ». ** Ces réserves ne réduisent pas pour autant l'intérêt de telle observation sur la « dissociation » ou sur le « chiasme » stylistique que M. Arouimi discerne dans la facture de la pièce. (v. p. 47-9 ; 54-6, 60)

Quant à « Ecrire et voir », l'essai (brillant) déjà mentionné plus haut, on peut penser qu'il relève du tour de force. M. Pierre-Yves Bourdil qui en est l'auteur a voulu confronter Claudel avec la recherche la plus récente, structuraliste et linguistique : Benveniste, Genette, Foucault. Mais en outre sont appelés à la barre philosophes et psychologues : Spinoza, Heidegger, Lacan (pour n'évoquer que quelques-uns des penseurs cités par l'érudit). Si nous avons bien compris le sens de la démarche, le but en serait double : trouver le point de jonction entre la critique moderne et l'œuvre de Claudel, afin de cerner ensuite cette entité évasive qu'est sa poétique. Que l'analyse se poursuive sur le terrain de *L'Œil écoute* ne peut étonner : là où le poète s'est délibérément cantonné dans le domaine des « valeurs » plutôt que des concepts, (v. Pr. p. 172 et sequ.) on ne désespère point de découvrir une parenté avec des systèmes en général indifférents sinon hostiles à la métaphysique et à la religion. Il reste qu'un certain nombre de rapprochements déconcertera les claudéliens traditionalistes ou simplement timides.

Bien que son propos se recoupe en plusieurs endroits avec celui de M. Bourdil – elle aussi cherche à définir une poétique en se basant sur *L'Œil d'écoute* – Emmanuelle Kaës évite les écueils qui guettent l'article précédent. Plus judicieusement, elle limite son enquête au littéraire (un littéraire plus « classique ») : c'est dans la théorie symboliste qu'elle découvrira les éléments d'une « esthétique spirituelle » claudélienne (p. 84) complémentaire de celle de Valéry. Son étude, d'une grande finesse et pénétration, représente l'un des meilleurs moments de la publication.

On peut en dire autant de l'excellent rapport que nous adresse de Grande Bretagne Mme Longstaffe : d'une tout autre facture et d'un autre ton – ceux du journalisme littéraire et de la critique théâtrale – son texte sur la transposition en anglais de *Partage* par la célèbre actrice Susannah York apportera beaucoup à ceux qui s'intéressent à la traduction comme aux passionnés de la mise en scène.

Si la vitalité d'une revue peut se mesurer à la diversité des sujets et des approches pratiquées, le dernier numéro de *Claudel Studies* nous en offre d'abondantes preuves.

Marie-Joséphine WHITAKER

* v. *L'Œil écoute*, Pr. p. 397

** v. « Sur la Musique ». Pr. p. 156-157.